

4 décembre 2007  
Bernard COLOMBAT

Documents pour les cours :  
L1 S1 [54LG1011] La linguistique et son histoire : quelques repères  
L3 S5 [49LG4035] Histoire des approches linguistiques

## Les débuts de la grammaire à Rome

Une anecdote – comme les aiment les Latins – pour commencer (Suétone, *De rhetoribus* 1 ; Aulu Gelle, 15, 11 ; Desbordes, 1990 : p. 35) : on date traditionnellement l'introduction de la grammaire à Rome d'un séjour prolongé qu'y fit le savant grec Cratès de Mallos. Venu de Pergame en mission auprès du Sénat en 159 a.C., il se cassa la jambe dans un égout et il occupa sa convalescence à faire sur la grammaire des conférences qui intéressèrent les Romains.

La grammaire à Rome est une importation grecque. Le latin a pu être décrit de façon systématique à l'aide de catégories mises au point pour le grec. Ce travail a peut-être été entrepris par des Grecs, et ceux qui l'ont poursuivi étaient souvent d'origine grecque. En fait, on peut parler d'« internationale des techniciens » (Paul Veyne 1979, cité par Desbordes, 1995 : 125) : « Cette technique grammaticale 'marchait' pour le latin et les Latins l'ont reprise à leur compte. » (Desbordes, *ibid.*)

Dès ses origines, le latin a un vocabulaire métalinguistique pour rapporter des paroles, les paraphraser (ex. des verbes signifiant « dire », « parler », des substantifs désignant la parole ou les mots), mais il y a loin de là à une étude systématique de la langue.

En fait, il y a une profonde inutilité de la science linguistique : à quoi bon mettre au point laborieusement des règles que l'esprit utilise spontanément de manière quasi parfaite depuis l'âge de 3 ou 4 ans ? De plus, les Latins sont conscients de la déficience de ces règles, et Quintilien disait : *Aliud esse grammaticae, aliud Latine loqui*. « Une chose est de parler (le) grammairien, une autre de parler (le) latin » (1, 6, 27), ce qui veut dire que tout excellent grammairien que vous puissiez être, vous n'arriverez pas à reconstituer une pratique de la langue, si vous ne la connaissez pas de l'intérieur. Ce qui revient à conforter l'hypothèse de la sous-détermination grammaticale (Auroux, 1994) : les règles de la grammaire, si sophistiquées soient-elles, ne parviendront jamais à rendre totalement compte du fonctionnement d'une langue.

En fait, l'intérêt de la langue pour elle-même a découlé de la confrontation de deux objets linguistiques. G. Funaioli a rassemblé en 1907 dans un recueil intitulé *Grammaticae Romanae Fragmenta* tout ce qui, dans les premiers textes latins, relevait de près ou de loin à une démarche métalinguistique. Qu'y trouve-t-on ? un intérêt pour les « mots » difficiles, pour les spécialistes (poètes, annalistes, juristes, antiquaires) ; la traduction d'un mot d'une langue à l'autre ; des équivalences, sous la forme de traduction dans une langue plus courante ; la technique de la différenciation : distinction de synonymes (ne pas confondre *amor* et *cupido*, *properare* et *festinare*) ; des étymologies (ainsi, selon le poète Naevius cité par Varron, « le terme *Aventinus* [Auentinus, une des sept collines de Rome] vient de *aves* 'oiseaux', parce que les oiseaux s'y rendaient depuis le Tibre »). Mais il faut noter l'aspect occasionnel, au coup par coup, de ces réflexions, suscitées à l'occasion d'une argumentation historique ou juridique, mais qui n'ont rien de systématique.

Un concept essentiel est celui de *utraque lingua* « l'une et l'autre langue ». À la fin du II<sup>e</sup> siècle a.C., les Romains adoptent la *grammatikê* grecque, ce qui correspond à une naturalisation de la *grammatica* et du *grammaticus*. La grammaire se greffe alors sur l'enseignement de la lecture et de l'écriture qui existait déjà auparavant. Avant tout, il s'agit d'une science des textes : comment les établir et les interpréter.

Le *grammaticus* est un enseignant subalterne attaché à une grande famille ou à une école, esclave ou affranchi, souvent d'origine étrangère, et de langue grecque, d'où le caractère dès le

départ bilingue de la grammaire. Avant lui, un *litterator* ou *grammatistes* (litt. « celui qui apprend les lettres »), fort mal payé, a enseigné la *litteratura* (la graphie), les syllabes, la lecture et l'écriture (calligraphie), le calcul à des enfants de 7 à 11 ans, dans une boutique (*pergula*), souvent sur les portiques du forum : une simple tenture (*velum*) isole l'école de la rue, les enfants sont assis sur des escabeaux sans dossiers et écrivent sur leurs genoux ; le maître est assis sur une chaise (*cathedra*), surélevée sur une estrade. Le *grammaticus*, lui, récupère les élèves de 12 à 16 ans et leur enseigne les grands auteurs : Virgile avant tout (Ennius à l'époque républicaine), mais aussi Térence, Salluste (un historien), Cicéron (un orateur). La grammaire se divise en *methodice* (explication de la bonne langue) et *historice* (explication des poètes classiques) : on fait des exercices de déclinaison (avec l'adjectif démonstratif *hic, haec, hoc* promu au rang d'article) et de conjugaison ; on étudie des idiotismes, des constructions ; on dresse des répertoires de défauts (*uitia*) et de figures (*schemata* ou *figurae*).

Surtout on étudie les auteurs selon une progression très fixée : (1) comme en grec, lecture expressive d'un texte qui a été corrigé (*emendatio*, car les copies de qualité médiocre, souvent fautives) dont les mots ont été séparés et qui a reçu une ponctuation (*distinctio*), avec des signes spéciaux pour noter les mots liés ou séparés, l'accent, la quantité, les pauses (*adnotatio*) ; (2) *praelectio*, lecture expliquée (litt. « lecture préalable ») : le maître lit le texte le premier en l'expliquant, puis c'est au tour de l'élève ; (3) ensuite le texte est appris par cœur et récité ; (4) explication, *enarratio*, sous deux formes : commentaire de la forme (*uerborum interpretatio*), commentaire du fond (*historiarum cognitio* [connaissance de tout ce que raconte le texte étudié]) ; (5) *explanatio* : expliquer le rythme du vers, les mots rares ou difficiles (*glossemata*), les tournures poétiques, avec un détail qui nous paraît fastidieux : les *Partitiones duodecim versuum Aeneidos principalium* de Priscien (*GL* 3 : 459-515) comportent 56 pages d'explication pour les 12 premiers vers de l'*Énéide* ! (Marrou, 1981 : 61, 64, 76, 81-83 ; Desbordes, 1990 : 39). Cette méthode d'explication se maintiendra pendant des siècles : jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, dans les collèges jésuites de l'Europe, la *praelectio* reste l'exercice de référence.

Cela n'empêche l'intérêt théorique pour les textes : constamment préoccupés par la comparaison avec le grec, utilisant les mêmes instruments d'analyse, les grammairiens latins cherchent à étudier les caractéristiques du langage *en général* à travers l'exemple du latin, « en quoi on peut dire que si les grammairiens grecs 'faisaient' du grec, les grammairiens latins 'font' de la linguistique » (Desbordes, 2000 : 469).

Un magnifique exemple d'étude théorique du latin est fourni par l'entreprise de Varron dans son *De lingua Latina*. L'ouvrage, composé ca 45 a.C. comportait vingt-cinq livres dont il nous reste que six (V-X). « Varron se propose d'analyser la production du sens en latin. L'étymologie permet de poser un enracinement du langage dans le réel et restitue le rapport vertical des mots aux choses. La multiplication des formes (*declinatio*, transformation) autorisée par l'analogie permet de rendre compte de la complexité et variabilité des phénomènes naturels. La façon dont on enchaîne les mots (rapport horizontal) restitue les relations entre les choses » (Desbordes 1998 : 35). L'entreprise de Varron (*LL* 7, 110 et 8, 1) est donc triple : (1) il faut examiner « comment les mots ont été attribués aux choses » ; (2) « comment ces mots sont fléchis selon les 'cas' (un terme plus large que son acception courante) » ; (3) « comment ils sont associés ».

Il en résulte un traitement en trois parties : (1) l'*impositio* (livres I à VII), qui peut être étudiée par l'étymologie (il nous reste les livres V à VII) ; (2) la *declinatio* (livres VIII à XIII ?), qui relève de l'analogie et ramène à un nombre réduit de modèles réguliers la variété des formes (il nous reste les livres VIII à X) ; la *coniunctio* (livres XIV à XXV), qui consiste dans la liaison des mots, partie dont on ne sait rien, mais qui correspond sans doute ce que nous traitons par la syntaxe.

Le *De lingua Latina* occupe une place à part dans la production grammaticale : d'abord parce que Varron ne suit pas le procédé pédagogique hérité des Grecs consistant à bâtir son exposé autour des parties du discours ; ensuite parce que la terminologie qu'il met en oeuvre lui est

propre, à la fois floue, flottante et périphrastique, à une époque où (ne l'oublions pas) le vocabulaire spécialisé fait défaut et où Cicéron est en train d'essayer de donner au latin une terminologie philosophique ; enfin, parce que l'ouvrage, sans doute de par son originalité qui faisait qu'on ne voyait pas bien à quoi il pouvait servir *dans le cadre scolaire*, n'a pas été conservé.

Ce qu'on retiendra surtout, c'est « une conception germinatoire du lexique » (Baratin et Desbordes 1981 : 41) dans laquelle la *derivatio* est sans doute plus importante que l'*impositio*, car c'est du côté de la première qu'il faut chercher la régularité, l'analogie, notamment sous la forme du rapport proportionnel qui fait comparer les termes par couple : « Comparer *amabam* (j'aimais) et *legebam* (je lisais) ne mène à rien parce qu'on pourrait mettre sur le même plan *rosam* (la rose, acc. sg.). En revanche, le rapport proportionnel *amabam* - *amabat* (j'aimais - il aimait) : *legebam* - *legebat* (je lisais - il lisait) permet de déterminer l'identité d'un type de transformation » (Baratin et Desbordes, 1981 : 46 s'appuyant sur Varron *LL* 10 37-78). La *derivatio* est elle-même double, se subdivisant en *d. uoluntaria* (morphologie dérivationnelle) et en *d. naturalis* (morphologie flexionnelle), les mots eux-mêmes pouvant être féconds (*lego* → *legi*, *legam*, etc.) ou stériles (*et* [et], *iam* [déjà], *vix* [à peine], *cras* [demain], etc.).

L'importance de Varron est indéniable : il commence un important processus de « latinisation » de la grammaire, il découvre les déclinaisons et les conjugaisons du latin (Taylor, 2000 : 459) et ses successeurs rendront souvent hommage sinon à la lettre (puisque une grande partie de l'oeuvre est perdue), du moins à l'esprit du *De lingua Latina*.